



Conférence donnée au cours de la session 2005 des Semaines Sociales de France, "Transmettre, partager des valeurs, susciter des libertés"

## Conclusions

"Ce que vous avez reçu de vos pères,  
vous le transmettez à vos enfants"

MICHEL CAMDESSUS\*

Merci pour ces trois jours d'échanges. Vous vous y êtes généreusement et courageusement livrés, conscients que la crise de transmission que nous traversons touche au plus profond de notre vie collective, qu'il s'agit de sauver les chances d'un pays fraternel. Nous nous sommes attachés à dépasser les lamentations, à discerner ce que les événements nous disent, à entendre les remises en cause qu'ils appellent, à rebâtir une confiance, à nous ressourcer dans la difficile Espérance.

### Qu'avons-nous mieux compris de la transmission ?

D'abord qu'elle est essentielle : elle est ce qui permet à l'enfant de revêtir son humanité ; mais elle n'est possible que dans une confiance mutuelle qui implique le changement de celui qui reçoit et de celui qui transmet ; elle est rencontre d'une parole et d'une liberté, d'une parole authentifiée par une vie et d'une liberté irréductible. Elle appelle des passeurs qui méritent cette confiance et qui puissent engendrer liberté et confiance dans l'avenir. Une condition à cela : que celui qui transmet accepte d'accueillir la culture dérangeante de celui qui reçoit, qu'il accepte de « s'y faire », au sens fort de ces mots, parfois dans un travail de deuil et d'abandon d'habitudes, pour s'ouvrir à un futur incertain... C'est là le prix de la transmission. Prix qui ne doit pas nous effrayer car c'est le prix même de la survie de nos sociétés. Car transmettre, c'est perpétuer la vie ; c'est par la transmission que les sociétés humaines se reproduisent. Elle ne peut donc pas être un long fleuve tranquille !

Chassons l'illusion de la transmission sans peine, de la reproduction à l'identique de génération en génération, cela relèverait du clonage, non de la vérité de la vie des sociétés. Il n'y a pas de transmission sans crise. « La crise du transmettre, c'est notre condition même ! »<sup>1</sup>. Nous sommes simplement au pied du mur après tant d'autres, face à un défi que l'homme connaît de génération en génération et que notre temps rend simplement plus intense par la rapidité des changements et ce sentiment que, dans beaucoup de domaines, le monde touche à ses limites, à la finitude de ses ressources.

Tous les forums en ont souligné quelques aspects essentiels. La transmission souffre de certains aspects de notre temps de vitesse et de recherche unidimensionnelle d'efficacité. Elle ne vise pas le résultat immédiat ; son temps est le temps long, celui des germinations. Elle nous invite à être habités par l'urgence et pourtant à prendre notre temps, ce temps long donné à notre génération. Et aux parents que la tristesse étreint d'avoir échoué dans la transmission de biens spirituels tels que la foi, je répète ces mots de Xavier Lacroix : « Il est impossible que les biens qui pour nous sont vitaux, indissociables de notre vie, ne soient pas reçus avec la vie par nos enfants. Ils sont comme une semence qui germera en temps voulu, un temps qui n'est pas le nôtre. Nous ne sommes pas maîtres des fruits de ce que nous semons. Car, selon Saint Paul, celui qui plante n'est rien, celui qui arrose n'est rien, mais c'est Dieu qui fait croître ».

---

\* \*Michel Camdessus est président des Semaines Sociales de France.

<sup>1</sup> Maurice Bellet.

Disons-le autrement, la transmission n'est pas de l'ordre du formatage ou de la pression collective, mais de la relation interpersonnelle ; elle n'est pas de l'ordre de l'effraction, mais de l'extrême délicatesse et de ce tact dont Jésus est le maître absolu. Même si l'exemplarité lui est essentielle, elle est confiée aux transmetteurs improbables, aux passeurs non exemplaires que nous sommes. Bref, elle est de l'ordre de l'engendrement, ce mot répété plusieurs fois dans des contextes différents. Finalement, elle vise à ce que passe l'essentiel, la vie, et ce qui fait la vie humaine, la relation qui fait qu'on peut s'aimer soi-même et aimer les autres : l'amour.

### Une crise de transmission

Plus que panne – pour la société comme pour l'Église – il y a crise. L'idée de panne suggérerait qu'il y a interruption mais qu'après un dépannage, on puisse repartir à l'identique. Non, il y a crise avec un grand « C », c'est-à-dire un mélange détonnant de grands périls – de périls mortels – et de chances nouvelles, immenses peut-être, mais qui doivent être discernées et qui, pour être saisies, appellent des changements profonds à la mesure des périls courus.

Cette crise, en France – et à des degrés divers dans d'autres pays d'Europe – est générale. Elle touche tous les secteurs de la vie et pas seulement le mien ou le vôtre ; elle affecte de même façon les Églises et la société. Crise de l'engagement dans la vie associative, syndicale, politique : « il est clair, disait hier Yolande Briand<sup>2</sup>, que l'appétence de chacun à se reconnaître dans un projet collectif a, pour le moins, faibli au profit d'intérêts catégoriels et du repli sur soi ». Crise de l'école : comment pourrait-elle transmettre des valeurs d'égalité et de justice, si elle n'est elle-même lieu de joie dans le travail, si elle n'est ni juste, ni équitable ? Comment pourrait-elle être, surtout aujourd'hui, lieu de personnalisation des enfants, si elle ne parvenait pas à mieux personnaliser son enseignement ? Crise pour les Églises et, notamment dans notre pays, pour l'Église catholique : avec la montée de l'individualisme, du relativisme, mais aussi en réaction contre des formes étouffantes de cléricisme, la société s'est sécularisée. Les Églises se vident, les vocations religieuses se raréfient et l'on nous parle de « déculturation catholique ».

### Quel avenir lire dans ce constat ?

D'abord, évidemment, que la panne de transmission est la question essentielle posée aux chrétiens mais qu'il y a aussi un lien très étroit entre la crise que connaît l'Église et celle que traverse la société. Et réciproquement. D'abord parce qu'aucune société ne peut survivre sans ce ciment de sagesse, de convictions collectives, qui se transmet de génération en génération, qui la maintient debout et lui donne assurance devant son avenir. Sans ce ciment – et la croyance religieuse en est partie intégrante – l'édifice social se déconstruit, l'homme est laissé seul, sans même cet essentiel à transmettre : le goût de la vie. Jean-Claude Guillebaud l'a dit bien mieux : « La croyance n'est pas un élément ajouté à l'humanisation, mais le fondement de celle-ci »<sup>3</sup>.

Mais la réciproque est tout aussi vraie. Les Églises partagent un problème global des sociétés où elles s'incarnent ; elles ne le surmonteront qu'avec elles. Pourquoi ? Parce que comme Christoph Theobald l'a si bien montré, « l'intérêt évangélique de l'Église ne peut plus être d'abord sa propre reproduction, mais la vie des femmes et des hommes de notre temps et la consistance du lien social qui les relie... bref, la foi en la vie qui permet aux humains de donner forme à leur vivre ensemble ». L'Église et la société sont unies dans une épreuve commune et un objectif commun dans leur service des hommes. Établir ou rétablir le « lien primordial » est leur défi commun. C'est ici qu'il nous faut nous arrêter un instant, à cette crise dite des banlieues. Dite « des banlieues », parce que si les banlieues portent ce symptôme d'une société éclatée, le mal est – à des degrés plus ou moins avancés – mal de toute notre société ; il nous appelle à ouvrir grands les yeux sur ce que beaucoup de témoins nous disaient depuis longtemps, sans que nous acceptions de le voir.

Nous savions et déplorions que le lien social se fracturait. Savions-nous qu'en bien des lieux, il n'existait même pas ! On nous disait que « le traitement que nous réservons aux jeunes est un véritable symbole de nos dysfonctionnements... qu'ils sont les grandes victimes de l'absence d'adaptation de notre modèle social ». Mais quelles conséquences en tirions-nous ? Avons-nous mesuré<sup>4</sup> le non-espoir de ces jeunes qui n'aperçoivent guère en quoi ils sont partie d'une République où ils aspirent au respect, à exister, à être écoutés, à trouver une chance d'accéder normalement à un avenir et pour qui tout est bouché, parfois seulement du fait du prénom qu'ils portent ou du numéro de leur département ? Comment y aurait-il sens et repère pour eux, identité même, puisque c'est leur nom qui les exclut ? Les voici voués à une sorte de repliement du corps social ou à la révolte sauvage et sans discours, repliement autiste auquel correspond, hélas, notre long déni collectif, notre autisme collectif. Bien sûr, dans ce temps de répit qui s'amorce, de

<sup>2</sup> Secrétaire générale de la CFDT Santé-Sociaux, intervenant dans le forum Vie associative.

<sup>3</sup> *La Force de Conviction*, Le Seuil, 2005.

<sup>4</sup> Je reprends ici le diagnostic de Jacques Voisin, Président de la CFTC.

## Transmettre, partager des valeurs, susciter des libertés

nouvelles mesures vont être prises, des crédits seront mis en place, mais maintiendrons-nous notre effort assez durablement, ferons-nous en sorte que chacun se sente objet d'attention personnelle, d'une attente fraternelle de l'autre, qu'un horizon lui soit ouvert, que l'art du vivre ensemble soit très patiemment retrouvé ? Alors seulement, les valeurs de la République auront une chance de se perpétuer à nouveau. Il y a urgence, évidemment, est-ce bien la peine de le dire ? Il n'y aura pas de remède miracle. C'est nous tous, toute notre société, qui doit faire retour sur elle-même, et face à de tels dangers, repérer et saisir les chances nouvelles.

### Et donc, que faire ?

« La minute de vérité est toujours : qu'est-ce qu'on fait ? », disait Maurice Bellet, et il ajoutait : « discerner le nécessaire, réaliser le possible, préparer le souhaitable ». Discerner le nécessaire ? Eh bien, d'abord garder confiance et, comme Chrétiens, pratiquer la vertu difficile d'espérance : « L'espérance comme principe »<sup>5</sup>. Cette « petite fille espérance » qui, comme disait Péguy, « étonne Dieu ». Renaître à l'espérance mais d'abord à la confiance, parce qu'elle est le terreau de la transmission, et nous ne la recréerons pas si elle n'est pas au fond de nos cœurs. Et donc, oui, accueillons tout ce qui nous a été dit dans les forums, de tout ce qui se fait, de tout ce qui germe, de tout ce qui émerge parfois d'inespéré, saisissons la main de tous ces passeurs, si souvent discrets et anonymes, déjà au travail.

À partir de là, et pour que la transmission soit possible, attachons-nous à « discerner les valeurs nouvelles qui émergent »<sup>6</sup>, à construire ou reconstruire une société où l'espoir ait sa place, où les jeunes se voient un avenir. Il s'agit de contribuer à créer dans la société, comme le disait Myriam Revault d'Allonnes, « les conditions d'engendrement de libertés » citoyennes d'hommes et de femmes libres, qui se tiennent debout, ensemble. Et dans l'Église, les conditions d'engendrement de libertés « témoins », d'engendrement de témoins. C'est fondamentalement l'engagement de beaucoup ici.

### La pertinence de nos engagements

Faisons de ces engagements des espaces de liberté d'espérance, quel que soit le courage qu'ils requièrent. Faisons d'abord plein usage de ces instruments dont nous finissons par reconnaître la pertinence, par exemple l'accompagnement. Il s'applique désormais – et c'est bon signe – à beaucoup de secteurs. Nous venons de fêter les vingt ans de *Solidarité Nouvelle contre le Chômage* qui a plus que démontré l'immense utilité de cette forme de volontariat pour le soutien des chômeurs. Nous retrouvons l'accompagnement à *Habitat et Humanisme*, dans les opérations de micro-crédit, dans le tutorat à l'intérieur de l'entreprise et j'en passe... Ici, vous le voyez, travail de soutien individuel et travail sur le lien social vont de pair. C'est un des aspects importants de ce « ré-encastrement des solidarités » au plan local vers lequel on va aujourd'hui, sans faire l'économie de la formation des accompagnateurs et des bénévoles. Et puis, évidemment, il nous faudra jauger à l'aulne de la reconstitution du lien social tous nos autres engagements et les initiatives les plus diverses. L'une d'entre elles que les Semaines Sociales de France avaient suggérées l'an dernier à Lille, en lui donnant une portée européenne et pour le développement, est celle de service civil ; il devrait être universel évidemment. Cela peut être une piste de grande portée. Ne laissons pas se galvauder une bonne idée.

Gardons aussi à l'esprit que nous ne pourrions avancer – recréer les conditions de la transmission – que tous ensemble, en abordant le problème par tous ses angles. Jean-Marie Petitclerc nous l'a dit : « l'école ne peut rien toute seule ». Comment les enfants des banlieues apprendraient-ils le respect si on ne les respecte pas partout ? La famille doit se garder de la même illusion. Il en va ainsi de tous les autres secteurs<sup>7</sup>, il n'y a de solution qu'ensemble.

Enfin, puisqu'il s'agit de rendre possible l'avenir, ouvrons les yeux sur la crise présente de notre démocratie en dépit de la qualité de bien des hommes et des femmes qui y sont engagés, et sur l'insuffisance – je suis tenté de dire l'inanité – du débat politique actuel sur un problème où se joue l'avenir même de notre société, sa capacité à faire face dans un minimum de cohésion nationale, à tous les changements que la mondialisation nous prépare. On n'en sortira pas par l'incantation. Nous devons remettre sur le métier la réhabilitation de l'engagement politique et travailler ensemble à faire émerger une nouvelle génération d'hommes et de femmes qui, loin de considérer la carrière politique comme un moyen d'arriver, y verraient la forme la plus haute de l'engagement pour une civilisation de justice, de solidarité et de fraternité.

---

<sup>5</sup> Bruno Frappat

<sup>6</sup> Bernard Ibal

<sup>7</sup> De là l'intérêt de certains programmes comme celui « de réussite éducative » qui cherche à organiser la synergie de tous les intervenants autour de l'enfant en difficulté, autour des parents comme acteurs principaux.

### Des libertés témoins

Vous étiez plus de 800 à vous presser au Forum Église. Comment alors ne pas évoquer aussi cet « engendrement de libertés témoins » auquel les Églises sont constamment appelées pour que la transmission continue, pour que – comme dit saint Paul – la Parole que nous avons reçue « continue sa course et soit glorifiée » (2Th3-1).

L'Église n'en est pas à sa première panne. Elles ont jalonné son histoire et, chaque fois, il s'est trouvé des hommes dans son sein pour en faire l'analyse lucide et risquer dans la foi le saut vers un nouveau monde. Pour elle aussi, en situation de mutation, les chances nouvelles sont là, et d'abord cet accès désormais ouvert à tous à la Parole grâce au renouveau des études bibliques depuis un siècle, aux avancées du mouvement œcuménique vers la grande espérance d'un témoignage commun.

Il y a aussi la liberté conquise face aux pouvoirs politiques. Il y a chez nous la mise en œuvre raisonnable de la loi de séparation de l'Église et de l'État, dans un esprit de laïcité qui, comme le dit Guy Coq, est « principe de libération des hommes et des religions », à condition évidemment que cesse – notamment à l'école – la glaciation, le tabou sur l'enseignement du fait religieux et la recherche du sens. N'y a-t-il pas lieu, enfin, de voir des opportunités nouvelles dans la pauvreté, dans la vulnérabilité même de l'Église d'aujourd'hui ?

À partir de là, pour l'Église, sur quelles pistes avancer ? Nous avons souligné la pertinence toute spéciale aujourd'hui, parmi tant de tâches qui mobilisent l'Église, de trois d'entre elles : la pleine ouverture au dialogue, la formation de témoins, l'engagement encore plus déterminé des Chrétiens pour la transformation du monde.

*L'ouverture au dialogue.* Devant des consciences qu'elle veut plus libres et qu'elle a contribué à libérer, l'Église n'est plus en position de domination, voire simplement d'autorité, mais elle est beaucoup plus près de trouver les voies d'une connivence des cœurs. S'adressant à des hommes libres et responsables, soucieux d'abord de les faire grandir en humanité, elle est en pleine solidarité avec un monde déstabilisé par la poussée de la mondialisation. Dans leur cheminement incertain, le monde et l'Église peuvent se retrouver nouveaux, vulnérables certes, mais plus proches, partageant un goût renouvelé de l'avenir, attelés ensemble à leurs tâches communes au service de l'homme. Elle a ses chances alors d'être une religion de l'avenir de la religion.

*Former des témoins.* Beaucoup d'opportunités pour la transmission de la Parole peuvent fleurir dans cet aujourd'hui que l'on dit trop vite étranger au christianisme. Elles ne peuvent pourtant être saisies qu'au prix d'une constante créativité pastorale. La modernité appelle des expériences croyantes, moins fondées sur l'autorité institutionnelle que sur l'authenticité et la diversité des témoignages personnels sur « ce qui fait vivre », l'échange, le partage en groupe et une place plus grande faite au sensible. Elle appelle aussi des Chrétiens mieux formés à ne plus se contenter de dire leur foi à demi-mot, à oser une parole audible. Après tout, c'est toujours fondamentalement sur le témoin que s'est fondée la transmission véritable. Ce sont des témoins qu'il s'agit d'engendrer. Ils transmettront ce qu'ils sont et seulement ce qu'ils sont. Vous le voyez, nous en venons ainsi d'une approche dépassée de l'inculcation d'une doctrine à une approche de proposition et d'engendrement de libertés « témoins ».

Il y faut un grand effort de formation des chrétiens à la lecture et au partage de la Bible. C'est essentiel. La rencontre de la Parole, dans sa fraîcheur, peut, autant qu'au premier jour, bouleverser les hommes et leur rendre espérance et amour. Elle peut aussi continuer de transformer l'Église pour la rendre plus compréhensible, plus attirante aux hommes de notre temps.

*La transformation du monde.* Partager la Parole reçue et s'engager pour la transformation du monde et la re-création du lien social pour les chrétiens, c'est et ce doit être leur condition même. J'en ai déjà surabondamment parlé et je ne le répète ici que parce qu'il y va de cette intime solidarité de l'Église et du monde et de notre tâche de laïcs chrétiens comme « ouvriers du Royaume » main dans la main avec tous les hommes qui trouvent dans cet engagement le sens de leur vie !

Deux mots enfin sur ce travail de « passeurs » qui, maintenant nous le savons, est le nôtre. Les circonstances de la vie m'ont fait fréquenter certains points chauds du globe. J'y ai rencontré des « passeurs » et des gens qui, dans la nuit, avaient eu recours à leurs services. La nuit est le milieu du passeur. Les candidats au passage n'étaient pas sans appréhension car les passeurs ne sont pas toujours gens exemplaires. Mais il s'agissait de cheminer vers une aube de liberté. Le « passeur », surtout lorsque les eaux étaient hautes et le courant violent, leur demandait d'abandonner tout bagage à l'exception de l'essentiel dans un modeste baluchon à porter sur la tête.

## **Transmettre, partager des valeurs, susciter des libertés**

Chers Amis, nous aussi sommes dans la nuit, mais nous croyons en une aurore ; nous, non plus, ne sommes guère exemplaires ! Nous aussi devons abandonner beaucoup de bagages, qu'il s'agisse de conceptions très chères, d'habitudes ou d'acquis de toutes sortes. Et surtout, avançons hardiment puisque c'est le Passeur par excellence, Jésus de Nazareth, qui nous tend la main. Alors l'essentiel pourra passer et fleurir au-delà de toute espérance.